



GUILLAUME PINSON

Fiction du monde

De la presse mondaine
à Marcel Proust



Les Presses de l'Université de Montréal



*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Pinson, Guillaume, 1973-

Fiction du monde : de la presse mondaine à Marcel Proust

(Socius)

Présenté à l'origine comme thèse (de doctorat de l'auteur –
McGill University), 2006.

Comprend des réf. bibliogr. et un index.

ISBN 978-2-7606-2078-0

1. Mondanité dans la littérature. 2. Mondanité dans la presse – France.
 3. Presse et littérature – France. 4. Roman français – 19^e siècle – Histoire et critique. 5. Roman français – 20^e siècle – Histoire et critique.
- I. Titre. II. Collection : Socius (Montréal, Québec).

PQ637.W67P56 2008 843'.809355 C2008-940826-8

Dépôt légal : 2^e trimestre 2008

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

© Les Presses de l'Université de Montréal, 2008

Les Presses de l'Université de Montréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.

Les Presses de l'Université de Montréal remercient de leur soutien financier le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Cet ouvrage a été publié grâce à une subvention de la Fédération canadienne des sciences humaines, de concert avec le Programme d'aide à l'édition savante, dont les fonds proviennent du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

IMPRIMÉ AU CANADA EN JUIN 2008



*Pour Marie
et Henri*





Monde, médias, médiations

Ce livre propose une contribution à l'analyse de l'imaginaire de la mondanité dans la presse et dans le roman, entre 1885 et 1914. Dans une volonté d'appréhender la mondanité sous l'angle d'une *critique médiatique*, la première partie explore la poétique des journaux et magazines de la mondanité. Il en ressortira, pour des raisons médiatiques et historiques, que la mondanité rejoint un horizon général d'ouverture : le journal, « texte sous tension¹ », offre une représentation de la mondanité *restreinte* (organisée autour de quelques thèmes récurrents typiquement mondains) au cœur d'un genre qui se transforme radicalement sous le coup de l'élargissement des publics et de « l'avènement des loisirs² ». Il faut dès lors aussi penser la mondanité d'une manière *élargie* : tout un imaginaire de la mode, du sport, de la villégiature, du vedettariat littéraire et théâtral, par exemple, contribue à ouvrir la référence mondaine et à la fondre dans ce que le sociologue Thorstein Veblen nommait naguère la « classe de loisir³ ».

1. Maurice Mouillaud, « Le journal : un texte sous tension », dans Pierre Rétat (dir.), *Textologie du journal, Cahiers de textologie*, n° 3, Paris, Minard, 1990, p. 141-155.

2. Alain Corbin (dir.), *L'avènement des loisirs, 1850-1960*, Paris, Aubier, 1996.

3. Thorstein Veblen, *Théorie de la classe de loisir*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1978 (1899).

De la même façon, il existe à la fin du XIX^e siècle un courant littéraire, parfois associé au renouveau d'une sensibilité dite « psychologique », qui situe ses intrigues dans les milieux mondains ; Paul Bourget (*Mensonges*, 1897 ; *Cosmopolis*, 1892), Paul Hervieu (*L'armature*, 1895), Abel Hermant (*Souvenirs du vicomte de Courpière*, 1901) en sont les chefs de file. Cette vogue du roman mondain a conduit certains analystes — peu nombreux⁴ — à en expliquer les spécificités thématiques et génériques. Mais le lecteur reste sur sa faim. Que dire de ces multiples œuvres qui, de *Chérie* d'Edmond de Goncourt (1884) à la série des *Claudine* au début du siècle suivant, en passant par Maupassant (*Notre cœur*, 1890), Toulet (*Mon amie Nane*, 1905), Lorrain (*Les Noronsoff*, 1902), d'autres encore on le verra, sans parler de Proust un peu plus tard, choisissent des cadres mondains à leurs intrigues sans pour autant chercher à s'inscrire dans le courant psychologique et mondain ? Force est de constater que, s'il existe un roman mondain typique à la Belle Époque, il y a aussi *de la mondanité* dans le roman de la même période : la mondanité y est présente mais diffuse, insistante mais disséminée. Explorée dans une seconde partie, l'hypothèse convoquée pour mieux comprendre l'un des sens importants à donner à ces cadres mondains — sans pour autant y restreindre ces œuvres si diverses — sera, encore et toujours, médiatique. En l'occurrence, de Goncourt et Bourget à Proust, le roman comporte, pour le dire comme Paul Ricœur, une « référence métaphorique⁵ » portant sur l'être-ensemble dans une société médiatique, où triomphent les médiations et les rencontres *médiatisées*, anonymes et distantes. La Belle Époque — au moment où se stabilisent la démocratie et la République — est le moment charnière d'un passage des sociabilités restreintes aux larges perspectives des

4. Voir Émilien Carassus, *Le snobisme et les lettres françaises de Paul Bourget à Marcel Proust (1884-1914)*, Paris, Armand Colin, 1966 ; Rémy Ponton, « Naissance du roman psychologique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 4 (juillet 1975), p. 66-81.

5. Paul Ricœur, *Temps et récit*, t. I : *L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil, coll. « Points-Essais », 1983, p. 12.

« communautés imaginées⁶ » qui cimentent les sentiments de l'appartenance nationale. Le roman traduit sensiblement, à échelle humaine et notamment dans l'interaction sociale évidente de la mondanité, les tensions et les effets sociaux que porte le journal. Véritable caisse de résonance, il est ce genre particulièrement sensible aux nouvelles médiations qui régulent les relations entre les hommes.

Si le roman est l'aboutissement de cette réflexion, le journal en est donc l'instigateur. Lire tout le journal, rien que le journal : tel a été le mot d'ordre le plus général dans l'organisation de cette recherche, qui puise ses fondements dans la critique du discours social, mais qui a aussi volontairement choisi de limiter le spectre d'analyse, habituellement très large, que suppose cette théorie⁷. La délimitation d'un secteur imprimé assez précis, celui des périodiques de la mondanité et de la « classe de loisir », a permis de resserrer ce projet virtuellement infini et de le faire aussi reposer sur un courant très dynamique de la recherche en histoire littéraire de la presse ; celle-ci a montré tout le bien-fondé d'une plongée au cœur d'un continent textuel qu'il reste encore à parcourir largement⁸. L'enjeu est de replonger dans le vaste imaginaire de la sociabilité — dont le salon est sans doute la forme emblématique —, mais aussi dans quelque chose de plus diffus, touchant à un ensemble de pratiques sociales connotées comme élégantes, cela au moment où le journal s'impose comme média de masse et modifie radicalement la façon dont les Français pensent et

6. Benedict Anderson, *Imagined Communities*, Londres, Verso, 1994 ; le titre de l'édition française, mal choisi, ne rend pas l'idée dynamique du participe anglais « *imagined* » : *L'imaginaire national*, Paris, La Découverte, 1996.

7. Voir Marc Angenot, 1889. *Un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, coll. « L'Univers des discours », 1989.

8. Voir Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant (dir.), *1836 : l'an I de l'ère médiatique. Analyse littéraire et historique de La Presse de Girardin*, Paris, Nouveau Monde, 2001 ; Marie-Ève Thérenty, « Pour une histoire littéraire de la presse au XIX^e siècle », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 103, n^o 3 (juillet-septembre 2003), p. 625-635, ainsi que son tout récent ouvrage, *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2007.

mettent en scène leur vie sociale⁹. La distinction dans un média de masse : on le voit, si le journal est « sous tension », c'est parce qu'il est à la fois l'incarnation même de la société de masse (il en est le produit essentiel au XIX^e siècle), tout en cherchant, lorsqu'il est « mondain », à réintroduire une certaine forme de proximité sociale, une forme de complicité avec son lecteur. Là où le journal tisse des liens sociaux de plus en plus vastes et anonymes, un mouvement inverse le pousse vers une recherche de l'abolition des distances qui ne manquent pas de se créer dans cet élargissement ; parviendrait-il à délimiter les frontières les plus limpides de l'entre-soi mondain, le journal ne résoudrait jamais ces tensions parce que précisément elles le fondent.

Faire correspondre les poétiques médiatiques et romanesques pour mieux comprendre ce qu'elles peuvent dire d'une société et, inversement, reconnaître en ces discours des effets sociaux qui en font des acteurs essentiels d'un contexte donné, cela permet de proposer une analyse radicalement nouvelle de la mondanité à la Belle Époque. Le roman, en multipliant les scènes mondaines à la fin du siècle, va contribuer à révéler un nouveau rapport à la socialité tel que le contexte médiatique l'impose. On connaît, pour le XIX^e siècle, ce triomphe de l'image qui bouleverse l'imaginaire, et notamment cette image multipliée, industrielle, qu'est la photographie¹⁰ ; il s'agit d'envisager la relation mondanité-média un peu de la même façon que Philippe Hamon pense le rapport de l'ancienne représentation (artisanale et unique) à la moderne (multipliable à volonté), proposant cette formulation capitale : à partir du XIX^e siècle, « la

9. Voir Jean-Yves Mollier, « Naissance de la culture médiatique à la Belle Époque : mise en place des structures de diffusion de masse », dans *La lecture et ses publics à l'époque contemporaine. Essais d'histoire culturelle*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Le nœud gordien », 2001, p. 159-172 ; Dominique Kalifa, *La culture de masse en France*, t. I, 1860-1930, Paris, La Découverte, 2001 ; Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli (dir.), *La culture de masse en France de la Belle Époque à aujourd'hui*, Paris, Fayard, 2002.

10. Voir Philippe Hamon, *Imageries. Littérature et images au XIX^e siècle*, Paris, José Corti, 2001.

médiation va l'emporter sur l'immédiateté¹¹ ». Si la mondanité est bavarde, déployant l'instance d'une parole unique en action, le journal mondain est silencieux mais « reproductible » : écart fondamental et instances radicalement distinctes qui soulignent la *distance*, celle où l'on cherche à faire voir et à faire lire ce qui en pratique n'est que parole et immédiateté. D'une représentation de soi en *action*, la mondanité passe au temps différé de la représentation écrite. On peut affirmer que quelque chose a fondamentalement changé tout au long du XIX^e siècle, et tout particulièrement à l'aube de la société de masse, vers 1900 : à une mondanité *immédiate* s'est peu à peu imposée une mondanité *médiatisée*.

Certes, les bouleversements médiatiques sont le fait de tout le siècle, avec des moments charnières comme 1836 — la naissance de *La Presse* de Girardin — ou l'avènement de la presse populaire dans les années 1860. Le choix de se restreindre à l'aval du processus est, d'une certaine façon, insatisfaisant ; mais plusieurs bonnes raisons le justifient en retour. D'abord celle de reprendre, sur de nouvelles bases (quoique sans avoir prétention à s'y substituer), le travail déjà ancien d'Émilien Carassus : de Bourget à Proust, il y a en effet beaucoup à dire sur les évolutions de la poétique mondaine. D'un point de vue médiatique, la période 1885-1914 est très cohérente et riche. On peut dire d'emblée que cette période suit la loi libératrice de 1881 qui a permis l'essor du journalisme moderne en France ; de nombreuses améliorations sont apportées à la technique, l'image et la photographie s'imposent, la mise en pages s'aère et s'ordonne ; le journalisme commence à trouver ses assises légales et se professionnalise, mais le « nouveau journalisme » (factuel et informatif) cohabite encore avec l'ancien, très littéraire¹². D'un point de vue historique enfin, 1914 est une rupture essentielle qui justifie l'analyse de la décennie qui la précède.

11. *Ibid.*, p. 72-73.

12. Voir Christian Delporte, *Les journalistes en France (1850-1950). Naissance et construction d'une profession*, Paris, Seuil, 1999 ; voir aussi Marc Martin, « Journalistes et gens de lettres (1820-1890) », dans Alain Vaillant (dir.), *Mesure(s) du livre*, Paris,

Sur le constat de médiations gagnant en importance, la présente étude cherche à nuancer le mythe d'une mondanité essentiellement « persistante », élément préservé d'un monde ancien ayant réussi son adaptation à la bourgeoisie triomphante du XIX^e siècle, mais conservant son « essence » et son prestige à travers le temps¹³. Elle souhaite rappeler que, des lendemains de la Restauration jusqu'à la Première Guerre mondiale, s'impose définitivement un nouvel espace de la communication, dont l'origine remonte à l'apparition d'un « espace public » au XVIII^e siècle¹⁴. Ce nouvel espace médiatique est essentiellement littéraire : les scribes qui se mettent au service de ce formidable outil communicationnel qu'est le journal sont, le plus souvent, à la fois écrivains et journalistes sans que les deux activités soient bien distinctes¹⁵. Le travail littéraire se déploie alors dans un espace médiatique large, qui comprend autant le livre traditionnel que le nouveau média périodique, tandis que ce système médiatique — le mot le dit — est un instrument d'intermédiation entre les individus : on s'y rencontre, on y échange, on y polémique ; bref, on y est *ensemble*. Les recherches menées en communication ont bien montré comment les médias produisent du lien social tout en représentant ce lien¹⁶. Impossible dès lors de ne pas s'interroger sur les conséquences du régime médiatique sur la mondanité, forme par excellence de l'être-ensemble et de la rencontre, vénérable institution dans la vie culturelle et sociale française.

Bibliothèque nationale, 1992, p. 107-123, et son livre : *Médias et journalistes de la République*, Paris, Odile Jacob, 1997, chap. IV : « Les journalistes : l'apparition d'une nouvelle profession ».

13. Voir Arno Mayer, *La persistance de l'Ancien Régime, l'Europe de 1848 à la Grande Guerre*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1983.

14. Voir Jürgen Habermas, *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, coll. « Critique de la politique », 1978 (1962).

15. Voir Marie-Françoise Melmoux-Montaubin, *L'écrivain-journaliste au XIX^e siècle, un mutant des lettres*, Saint-Étienne, Éditions des Cahiers intempestifs, coll. « Lieux littéraires », 2003.

16. Voir Dominique Wolton, *Penser la communication*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1997, notamment sa réflexion sur la télévision, p. 93 et suiv.

Sur une note assez pessimiste, Walter Benjamin évoquait les bouleversements du rapport au réel dans les sociétés modernes lorsque, dans « Le conteur », il cherchait à penser, avec l'apparition de la presse et du roman, les deux grandes émanations de la civilisation imprimée, la perte de « l'expérience communicable », cette expérience qui « passe de bouche en bouche », au profit de l'individualisme croissant¹⁷. Notons-le, Benjamin évoquait Hippolyte de Villemessant, grand patron de presse et fondateur du très mondain *Figaro* en 1854, pour faire sentir à quel point le règne du journal avait rendu obsolète l'ancienne poétique de la proximité orale dont le conteur était le représentant¹⁸.

Quoi qu'il en soit du sentiment de la perte et de la nostalgie, ce n'est donc pas exactement les salons, ni les gens qui les fréquentent et les invités qui s'y succèdent, ni les investissements idéologiques, politiques ou littéraires qui s'y incarnent, qui seront objet central de l'attention — même s'il en sera aussi question, mais indirectement. On ne parlera pas non plus directement de la « sociabilité » telle que l'historiographie l'a théorisée et appliquée comme catégorie d'analyse à certains de ses objets. Certes, il manque encore une grande étude qui, passant outre à la topique de la déploration de la « fin du monde » — laquelle est probablement consubstantielle à la mondanité —, prendrait à bras le corps les représentations de la mondanité au XIX^e siècle. Plus modestement, ce qui guidera la réflexion, c'est l'avènement, dans la publicistique de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e, d'un « secteur » mondain particulièrement vivace, lequel annonce jusqu'à un certain point tout un pan médiatique des années suivantes¹⁹. C'est la « matière » même du journal, son texte, qui sera l'objet de l'analyse : non

17. Walter Benjamin, *Œuvres*, t. III, Paris, Gallimard, coll. « Essais », 2000, p. 116.

18. Voir *ibid.*, p. 122-123.

19. Voir Christian Delporte, « Des échos mondains du XIX^e siècle à *Voici* », *Médias people : du populaire au populisme, Médiamorphoses*, n° 8 (septembre 2003), p. 72-78.

pas tel ou tel salon, donc, mais la façon dont on « parle » du salon dans le journal, la façon qu'a le périodique de diffuser le mondain dans le domaine public; non pas tel ou tel invité, mais cette façon bien particulière qu'a le journal de *présenter* les mondains.

Et c'est bien là, dans ce problème de la représentation, que se trouve une ambiguïté essentielle que, dans les pages suivantes, nous tâchons de ne pas esquiver. La mondanité, c'est la rencontre immédiate, le contact humain par excellence, le « palpable » des relations humaines. Tous les ingrédients sont réunis pour faire oublier la médiation, pour faire oublier que la façon dont le texte rend compte de cette réalité ne va pas toujours de soi et que celle-ci ne se laisse appréhender qu'à travers une fondamentale *distance*: le texte de la mondanité cherche toujours à cerner l'être-ensemble « comme s'il y était ». Le texte donne à voir la vie en commun, illustre le lien social, met littéralement sous les yeux la sociabilité. Le texte cherche à être *comme* la société, métaphore du social où une présence remplace une absence. Il revient finalement au lecteur d'imaginer la société à partir des ingrédients du texte, et c'est pourquoi on parlerait volontiers, en paraphrasant Anderson, d'une « communauté imaginée » de la mondanité : mondanité à la fois *dans* le journal (mondanité à lire) et mondanité comme *effet* du journal (mondanité à imaginer). En filigrane, le journal dessine les contours de la société anonyme et distante des lecteurs, qui ont — nouvelle socialité et effet concret du texte — leur lecture en commun.

Cet imaginaire, on peut le voir à l'œuvre dans le roman. Comme le montre la théorie sociocritique, on peut dire que la littérature est cette instance qui, dans sa spécificité esthétique, réfléchit au rapport problématique de la représentation avec le réel, mais un réel largement préécrit et présémiotisé²⁰.

20. Voir Marc Angenot, « Que peut la littérature? Sociocritique littéraire et critique du discours social », dans Jacques Neefs et Marie-Claire Ropars (dir.), *La politique du texte, enjeux sociocritiques*, Lille, Presses universitaires de Lille,

Suivant la première partie de la réflexion, on cherchera à montrer que, lorsqu'il est question de mondanité dans un texte littéraire vers 1900, il est aussi question, *indirectement* (tout est là), de la société telle qu'elle est plongée dans un monde médiatisé. Ce sera là le réalisme de cette « fiction du monde ». Un réalisme bien particulier : imaginant le monde — et aussi vraisemblable ce monde sera-t-il —, la fiction ne cessera de souligner l'impossibilité de ce monde *imaginé* d'adhérer parfaitement au réel. Le travail du roman sera de contribuer à révéler la *distance* qui existe entre le monde réel et ces inventions fictives et, partant, de révéler l'écart qui existe entre l'homme et le monde. Le roman fait de l'écart même son objet et « joue » ainsi avec la médiation, l'inclut dans sa trame et dans le monde qu'il invente pour mieux parler du rapport au « vrai » monde. En inventant des fictions du monde, certains auteurs de la mondanité contribuent à révéler ce qui demeure latent dans le journal : qu'à mesure que l'homme entre dans l'ère où un média prend la réalité en charge, le rapport au monde est problématisé et plus complexe. « Monde » : on le voit, le terme est ici ambigu, renvoyant d'une part à la mondanité, cette expérience restreinte du social, d'autre part à quelque chose de potentiellement infini, la totalité du réel. Le petit monde clos de la mondanité, dans son rapport aux médiations, peut contribuer à révéler une certaine vérité sur le macrocosme.

Ainsi la fiction ne cessera de penser son propre écart avec ces médiations. Si malgré tout la mondanité perdure en tant que mode de socialité trahissant les hésitations entre Ancien Régime et Révolution, et si le roman est bien cet endroit où se lit l'histoire de cette hésitation, la mondanité est désormais, si l'on peut dire, *inquiète*, forcée de prêter attention à ce qui n'est pas elle, à ce qui est en dehors d'elle : la foule, l'anonymat, la multitude — autant d'éléments qui constituent la « civilisation

1992, p. 9-27 ; Régine Robin, « Pour une socio-poétique de l'imaginaire social », *Discours social/Social Discourse*, vol. 5, n^{os} 1-2 (1993), p. 7-32.

du journal²¹». Récupérant de la mondanité médiatique ses « bruits » et son brouhaha public, le roman montre qu'il est trompeur de voir dans la mondanité une pure socialité close. Une brèche est créée, qui ne se refermera plus, tels ces « mille corps étrangers » qui envahissent le faubourg Saint-Germain à la fin de la *Recherche du temps perdu*²². Un imaginaire de la « fin du monde » se met alors en place, le roman entonne le chant du cygne de la mondanité et se met à raconter que le monde n'est plus qu'une fiction.

21. Cette expression renvoie au vaste projet de recherche dirigé par Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Ève Thérénty et Alain Vaillant sur l'histoire culturelle et littéraire du journal au XIX^e siècle.

22. Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, t. IV, nouvelle édition publiée sous la direction de Jean-Yves Tadié, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1989, p. 535. Les références à cette édition seront désormais notées *RTP*, suivi du tome et de la pagination.